

EMMANUEL DESROSIERS

# Les voleurs d'or



BeQ

**Emmanuel Desrosiers**

(1897-1945)

Les aventures de John Steel # 1

**Les voleurs d'or**

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 749 : version 1.0

# **Les voleurs d'or**

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Édition de référence :

La Cie de publication

Le Roman policier.

15 janvier 1941

## **Le repos de John Steel**

Ce soir-là John Steel se reposait.

Il venait de terminer la célèbre affaire des mines de cuivre de Creek-Lake qui l'avait passablement fatigué et il se promettait de prendre un long mois de vacances, d'ailleurs bien méritées.

Allongé dans un grand fauteuil confortable le célèbre détective fumait un pure havane et une fumée odorante l'entourait.

Il goûtait un repos complet.

Bolton, son valet, s'affairait dans la cuisine, car Steel était gourmet. Il aimait les bons plats et quand il revenait à son « home » Bolton se surpassait.

Et ce soir-là un appétissant bifteck cuisait dans une sauce brune dont le valet connaissait seul le secret.

Il savait que son maître serait heureux une autre fois, lui qui, pendant ses randonnées ne mangeait souvent que sur le pouce.

Quand le souper fut à point Bolton sonna son maître mais en même temps le timbre du téléphone résonna.

Le valet décrocha :

– C’est pour vous, Steel !

Le détective prit l’appareil et écouta.

La conversation ne fut pas de longue durée. Le détective raccrocha après avoir crié dans l’appareil :

– Non ! Non et non !

Puis il passa à la salle à manger où Bolton servait déjà un potage à l’oignon, dont l’arôme fit sourire d’aise le détective.

– Restez, Bolton, vous souperez avec moi, mais avant, allez chercher à la cave une bouteille de vieux vin blanc, vous savez les étiquettes bleues.

Le valet était ravi car il admirait le limier et il

espérait toujours que Steel lui raconterait une de ses aventures. Et Bolton savait qu'il en avait.

Le repas fut gai. Steel laissait ses nerfs se détendre, mais d'aventures point. Il ne desserra pas les lèvres sur ce sujet qu'il semblait avoir oublié et auquel il paraissait étranger.

Les deux hommes firent honneur au bifteck et un malodorant fromage vint mettre fin à ce souper réussi.

Steel se retira dans le fumoir et alluma un autre havane. Puis il se plongea dans la lecture d'un roman quelconque.

Décidément Steel allait pouvoir goûter un peu de repos pendant ce mois à venir. Il projeta même un voyage chez de vieux amis pendant que Bolton garderait la maison.

Ce brave Bolton, il était habitué à rester seul de longs jours sans aucune nouvelle du détective parti en mission là où le devoir lui commandait d'aller.

Bolton rangeait la cuisine quand le timbre de la porte d'entrée résonna.

Le valet alla répondre :

Une grosse limousine stationnait devant la porte et un homme plutôt âgé en descendit.

Il avait l'air préoccupé, et c'est avec impatience qu'il avait sonné le valet :

– Je désire entretenir John Steel.

Bolton, qui avait la consigne de ne pas déranger son maître, voulut fermer la porte aussitôt ouverte. Mais le vieillard était tenace :

– Il me faut voir John Steel coûte que coûte. Annoncez Wilcoxon de la Silver Dollar Steamship Line.

Il parlait si fort que le détective saisit quelques bribes de la conversation. Il sortit de son fumoir et vint à la porte. Il connaissait Wilcoxon pour avoir déjà résolu quelques problèmes de la Silver Dollar.

Le vieillard entra non sans avoir décoché au valet un regard furibond.

Après avoir verrouillé la porte du boudoir Steel invita Wilcoxon à parler.

On n'entendait dans la pièce sombre que le tic-tac d'une vieille horloge suisse à lourde carcasse de chêne.

– Ce qui nous arrive ou doit nous arriver est terrible, Steel, il faut absolument que vous nous aidiez !

Le détective, très correct, répondit :

– Trop tard, Wilcoxon, je suis en vacances, je ne travaille plus.

Le vieillard baissa la tête. Il apparaissait tout courbé, ruiné par la vie. Steel vit une larme furtive couler sur la joue décharnée de Wilcoxon.

– J'ai bien travaillé, Steel, toute ma vie ! Je suis à la veille d'être ruiné et ce n'est pas ma faute. L'an dernier, un chargement de vingt millions en or confié à notre compagnie a été volé en rade de Liverpool. Les assurances ont remboursé les trois-quarts du montant et nous cinq millions. Vous dire ce que nous avons dû faire pour nous tenir à flot n'est pas croyable. Cinq millions, Steel ! c'est une somme. Le public n'a jamais rien su d'autre chose que le vol



stupéfiant des vingt millions d'or dans la rade de Liverpool et jamais retrouvés.

Aujourd'hui on nous charge de transporter encore dix millions en lingots d'or à Londres. Les assureurs ne veulent pas prendre de risques sur cette cargaison. Et pour nous, refuser le transport signifierait que notre compagnie n'est plus solvable. Et vous verriez fondre sur nous les créanciers qui ont encore confiance au vieux Wilcoxon. Steel, voulez-vous accompagner le chargement ?

Le détective hésita :

- Qui vous dit qu'on vous volera ?
- J'ai reçu une lettre anonyme m'avertissant du vol projeté. Ce fut la même chose l'an passé.
- À qui appartient l'or ?
- Au Trust Général.
- Décidément, on n'est guère discret chez les manipulateurs d'or.

Le vieillard après avoir montré la lettre anonyme à Steel et l'avoir assuré que le secret le plus absolu était gardé le pria derechef de

s'occuper de l'affaire.

– Il me faudra, dit Steel, les pleins pouvoirs, tant de la Silver Dollar Steamship que du Trust Général.

– Vous les aurez, assura Wilcoxon.

L'or était déjà chargé à bord du liner « Iroquois » et gardé jour et nuit par des gardiens armés. Le vaisseau devait prendre la mer le surlendemain.

– Il faut, dit Steel, que rien ne transpire de tout ceci. Je me charge de conduire à bon port la cargaison de dix millions.

Wilcoxon, rassuré et heureux prit congé du détective.

Tout le reste de la soirée Steel échaffauda ses plans.

À vrai dire, le détective aurait mieux aimé rester au pays, mais pour un vieil ami comme Wilcoxon il ne pouvait se refuser à traquer les bandits qui se préparaient à vider de leur contenu les voûtes du steamer « Iroquois » de la Silver Dollar Steamship Line. Il savait aussi que la

fortune de Wilcoxon en serait fortement ébranlée et peut-être complètement perdue à la suite d'un vol possible, mais qu'il saurait bien empêcher.

Il n'avait aucune indication pouvant l'aider dans la capture des voleurs. À Liverpool, un an auparavant, ces derniers n'avaient laissé aucune trace. Les vingt millions en or avaient été subtilisés en plein jour et pour ainsi dire sous la protection de la police qui croyait avoir à faire aux autorités de la compagnie.

Steel sonna Burton.

– Je pars, Burton, pour vacances. Ce n'est pas un secret. Je n'ai aucune envie de travailler, croyez-moi. Voici cinquante dollars pour l'entretien de la maison et un chèque signé sans montant fixé que vous pourrez utiliser si le besoin s'en faisait sentir.

De plus, Burton, préparez mes valises, mon palm beach et mon panama, je me dirige vers le sud.

## La conspiration

Ce soir-là dans les terrains vagues qui bordent la rivière, près de Chelmsgate Grove s'agitaient deux ombres qui semblaient appartenir à des chiffonniers venant souvent fouiller les débris amoncelés en cet endroit.

Soudain une voix basse demanda :

– Est-ce toi, Luden ?

– Oui, suis-moi en te baissant.

Et les deux ombres disparurent derrière une haie très touffue en bordure d'une route peu fréquentée.

Le vent s'était levé et soufflait dans les branches des ormes et non loin les flots de la rivière coulaient agités et écumants.

Au bout de quelques minutes de marche les deux hommes pénétrèrent dans une bicoque de pêcheurs.

Ils durent frapper à coups redoublés avant qu'une voix enrouée demande :

– Qui est là ?

– Tommy, avait répondu l'un des deux hommes, et le loquet tomba.

– Il n'y a personne aux alentours ? demanda Tom Brown qui semblait être le personnage principal des trois interlocuteurs.

– Personne, messieurs, j'en suis sûr. Mes chiens veillent du côté du marais et de la route personne ne vient jamais.

– Bon, bon, fit Luden.

Et il invita Brown à parler.

– Vous vous demandez peut-être pourquoi on n'a pas choisi la ville pour organiser cette affaire. C'est qu'on ne viendra pas ici se mettre le nez dans nos oignons. Il s'agit de dix millions ! C'est une jolie somme, un magot !

– Dix millions ! s'exclamèrent Luden et le pseudo pêcheur.

– Oui, dix millions en or chargés à bord de

« l'Iroquois » qui part dans deux jours pour Londres.

– Et Goldfield ?

Goldfield était le chef d'une bande internationale spécialisée dans le vol des diamants, de l'or en lingots ou documents militaires qui rapportait beaucoup.

– Tout est préparé. J'ai reçu mes instructions. Vous, Luden, vous embarquez à bord de « l'Iroquois », sous le nom de lord Dixham of Glenfall et vous, Murray, dit-il en s'adressant au pêcheur, vous devenez le professeur Arthur Bielman, de l'université de Cracovie retournant en Europe. D'ailleurs notre publicité est déjà commencée.

En effet, depuis quelque temps, des entrefilets avaient paru dans divers journaux concernant Jord Dixham et Bielman.

Ces deux personnages imaginaires étaient déjà connus de nom du grand public.

– Un agent de Goldfield vous attend ce soir à l'hôtel Continental, chambre 12. Il vous donnera

les dernières instructions. Quant à moi je deviens un ivrogne, M. Albert Croote, passager ordinaire et je dois aller avec vous à l'hôtel Continental, ce soir même. Vous n'aurez rien à dire. Les explications seront laconiques et vous devrez comprendre sans questionner.

Une heure plus tard les trois hommes se trouvaient en présence de l'agent de Goldfield.

Dans un cabinet attenant à un petit salon les conspirateurs trouvèrent le maquillage nécessaire et les habits devant les transformer.

Après quelques temps, l'agent de Goldfield se trouva en présence de lord Dixham of Glenfall, du professeur Bielman et d'Albert Croote.

– Voici vos passeports, votre argent, vos armes, dit-il. À cent mille de Land's End un cargo vous ralliera. C'est tout.

C'était laconique, en effet, comme l'avait dit Brown.

Les trois hommes, ce soir-là, se retirèrent au Grand Hôtel, et, ostensiblement, deux d'entre eux signèrent le registre : Dixham et Bielman. Croote

parut un étranger en état d'ébriété.

Une indiscretion appela les journalistes toujours à l'affût. On voulut interviewer lord Dixham of Glenfall et le célèbre professeur Bielman, biologiste de l'université de Cracovie.

Ces célébrités rapportèrent qu'ils se dirigeaient vers l'Angleterre et qu'ils prenaient passage à bord de « l'Iroquois ».

Le lendemain, le « Morning News » annonçait tout cela et en plus une nouvelle à l'effet que « l'Iroquois » transportait dans ses soutes dix millions en or.

Comment ce secret avait-il pu être divulgué ? C'est ce que se demandait Wilcoxon, le président de la Silver Dollar Steamship Line. Enfin John Steel s'occupait de l'affaire. Il n'y avait pas lieu de craindre. C'était un détective qui n'avait jamais raté son coup.



## Le départ

Ce matin-là, Wilcoxon en personne assistait au départ de « l'Iroquois ». Il avait même résolu à la dernière minute de faire le voyage.

Lord Dixham logeait dans une cabine de première classe à proximité du professeur Bielman mais les deux hommes ne semblaient pas se connaître.

Quant à Croote il était au bar à siroter un whisky and soda.

Wilcoxon, n'avait pas aperçu Steel.

Le détective avait bien pu (et sans doute il l'avait fait) se déguiser, c'est pourquoi le président de la Silver Dollar n'avait pas aperçu le détective.

Comme on levait les amarres quelqu'un remit à Wilcoxon la dernière édition du « Sun ».

Une énorme manchette attirait l'attention :

« Dix millions à bord de *l'Iroquois*. »

« Le gouvernement expédie de l'or en Angleterre. La compagnie Silver Dollar est chargé du transport. »

Wilcoxon sursauta.

Qui avait pu commettre semblable indiscretion et ce satané détective qui ne paraissait toujours pas.

« L'Iroquois » s'engageait dans les détroits et déjà l'on sentait le vent froid assaillir le navire et les vagues devenir plus régulières.

La vie du bord s'organisait.

Près des soutes des gardiens armés de mitrailleuses veillaient jour et nuit, se remplaçant toutes les quatre heures. Personne n'était admis aux abords de la consignation.

Un soir qu'il relisait négligemment l'édition du « Sun », le président de la Silver Dollar vit dans les mondanités cette petite note :

« John Steel est en vacances dans le sud. Le célèbre détective se repose à Tampa de ses multiples travaux. Il séjournera un mois dans

cette ville. »

Wilcoxon fut atterré.

Puis il se ravisa. Si John Steel n'était pas à bord, c'est que son devoir l'appelait ailleurs.

Tout de même les dix millions étaient à la merci des bandits. Et qui sait peut-être s'en trouvait-il à bord sous de faux noms ?

La liste des voyageurs avait été soigneusement étudiée et l'état-civil de tous les passagers vérifié.

L'agence Parker avait fourni les gardiens qui veillaient jour et nuit sur le chargement précieux. De ce côté nul danger.

Tout de même, le président de la Silver Dollar Steamship Line aurait mieux aimé que Steel fut à bord.

## Diana Dixon

C'était un soir au bar.

Croote s'y trouvait à son habitude et toujours en état d'ébriété.

Lord Dixham of Glenfall s'amenait avec d'autres gentlemen anglais dont il avait fait connaissance lorsque Croote lui offrit une consommation.

– Gardez vos distances, monsieur, dit froidement lord Dixham.

Apparemment ceci n'eut pas l'heur de plaire à Croote qui riposta :

– Sale aristocrate !

Dixham fit mine de ne pas avoir compris.

Croote se rapprocha et se fit servir un whisky.

Dixham discutait politique avec ses interlocuteurs.

Croote qui l'écoutait glissa :

– Quand on est idiot comme vous l'êtes, lord Dixham, on se tait.

Les amis de lord Dixham voulurent se jeter sur l'impertinent, mais celui-ci les retint.

– Enfin, mon ami, pourquoi cette animosité contre quelqu'un que vous ne connaissez même pas ?

Croote parut rappelé à la réalité. Il s'excusa et comme il offrait de se retirer, lord Dixham lui tendit la main.

Croote, en titubant, prit la main du lord anglais. Il sentit un papier plié lui glisser entre les doigts, puis il prit congé.

Croote se hâta de regagner sa cabine. Dès qu'il se fut assuré qu'il était bien seul, il déplia le billet de Dixham et l'approcha de la flamme d'une chandelle.

Aussitôt apparurent des caractères bien moulés et d'un laconisme parfait :

« Ce soir, 12 heures, cabine 116. »

La cabine 116 c'était sa propre cabine. Il éteignit donc toute lumière et attendit.

Il était bien près de minuit et ses complices ne devaient pas tarder à venir.

Le professeur Bielman arriva le premier, suivit presque immédiatement de Dixham.

Apparemment personne ne les avait suivis. Du moins c'est ce que croyaient les comparses.

Toute la veillée Bielman n'avait pas été perdu de vue par une jeune fille, nurse accompagnant un vieux marchand des colonies qui retournait à Coventry, son pays d'origine, après avoir fait fortune dans la coutellerie.

C'était Diana Dixon.

Quel était le but de Miss Dixon ? On aurait été bien embêté de le définir.

Pour le compte de qui travaillait-elle ? N'était-elle que curieuse ? C'est ce que la suite de notre histoire nous apprendra.

Lorsque Bielman et Dixham pénétrèrent dans la cabine de Croote, M<sup>lle</sup> Dixon s'approcha de la cabine 116 et s'arrêta. Il n'y avait plus personne

sur cette partie du pont. Cependant la garde-malade ne put rien saisir de ce que disaient les trois hommes parlant bas.

– Il faut travailler vite ! Dans deux ou trois jours nous serons dans les parages du cargo, vous comprenez ?

– Oui, oui, mais enfin que faut-il faire ?

Dixham rajusta son monocle et expliqua :

– Le cargo « Mary L » abordera « l'Iroquois » et on y transbordera l'or des soutes, mais il faudra immobiliser avant tous les passagers et l'équipage du navire.

– Est-ce possible ? demanda Bielman.

– Il faudra accomplir cette prouesse.

– Combien y a-t-il de personnes à bord ?

– Exactement 764 personnes avec l'équipage.

– Et le maître veut qu'à trois hommes nous tentions le coup ?

– Exactement, le maître veut qu'à trois hommes nous tentions le coup.

– Mais, c'est impossible !

- C’est possible et j’ai un plan.
- Vous avez un plan ?
- Du moins, je le crois !

Et le faux lord Dixham of Glenfall ouvrit une grosse malle de transatlantique. Mais pour ce faire il dut tourner le commutateur et une lumière douce éclaira la cabine.

À l’extérieur, sur le pont, la curieuse M<sup>lle</sup> Diana Dixon veillait, et lorsqu’elle vit de la lumière elle s’approcha à pas feutrés et colla son œil sur la vitre du hublot.

Un petit rideau de percaline l’empêcha de bien voir ce qui retournait là.

Dixham connaissait sûrement la malle de son complice, puisque sans hésiter il fit pression sur l’intérieur du couvercle et par une très petite ouverture il sortit un papier plié en quatre.

Il étala ce papier sur le lit de Croote.

C’était le plan exact de « l’Iroquois » avec longitude et latitude où le navire devait être soulagé de sa consignation d’or.



– Où sont les précisions, demanda Bielman.

Dixham parut gêné, mais il se rassura vite. Cependant après avoir essayé la réaction ordinaire de l'encre sympathique et n'avoir rien vu d'autre sur le document, il tempêta :

– Goldfield n'a pas dû s'imaginer que nous pouvions quelque chose seuls contre 764 personnes, que diable !

Au bout de quelques minutes il retourna à la malle et chercha sans rien trouver.

Il était près de deux heures du matin. De guerre lasse les trois hommes se séparèrent.

Diana Dixon se retira elle aussi en se glissant doucement contre les cloisons du navire.

Croote resta seul dans sa cabine et se préparait à se mettre au lit lorsque doucement quelqu'un frappa à sa porte.

Intrigué, il ne répondit pas de suite.

On frappa de nouveau.

Il fallait répondre sans quoi c'était s'exposer aux soupçons. Il ouvrit donc et il vit entrer un des

gentlemen anglais rencontrés au bar la veille : Mortimer Craig, diplômé d'Oxford et dans le civil gérant d'une exploitation quelconque au Canada.

Que lui voulait Craig à une heure aussi indue de la nuit. Et comment ce gentleman pouvait-il s'abaisser à rendre visite à l'ivrogne Croote ?

– Est-ce à M. Croote que j'ai l'honneur de parler ?

– Mais oui, monsieur, et que me voulez-vous ?

– Voyons Croote, vous ne me reconnaissez pas ?

Celui-ci se gratta la tête.

– Je ne puis vous reconnaître, monsieur Craig, ne vous ayant jamais connu.

– Voyons, Croote ! n'êtes-vous pas à bord de « l'Iroquois » sur l'ordre de Goldfield ?

Pas un muscle du visage de Croote ne tressaillit.

– Je ne sais rien, monsieur, de ce que vous parlez. Vraiment vous m'intriguez.

– Et que deviennent ce brave Bielman et ce non moins estimable lord Dixham ?

Croote en un mouvement excessivement brusque sortit un revolver de sa poche et le pointa vers Craig :

– Un mouvement, Craig, et vous êtes mort ! Il est tard, et vous êtes chez moi. Vous appartenez sans doute à la police. Que cherchez-vous donc chez moi, paisible passager de « l'Iroquois » ?

Craig ne sembla pas s'émouvoir. Il s'assied sur le lit de la cabine et alluma une cigarette tout en laissant ostensiblement son étui à cigarettes sur une petite table.

Croote, qui surveillait attentivement le stratagème de Craig, y vit un grand « G » gravé.

Croote abaissa son arme.

« G » ! Cependant ce ne pouvait être Goldfield lui-même, le célèbre Goldfield, chef d'une bande internationale de dangereux bandits recherchés par la police de deux continents.

Goldfield était plus gras. Quant au visage, un déguisement est toujours trompeur et surtout

facile pour un homme qui est toujours parvenu à glisser entre les doigts de la police.

Croote avait donc abaissé son arme. Mais il se tenait sur la défensive, prêt à faire feu au moindre geste.

– Enfin, la comédie a assez duré, que me voulez-vous, monsieur ? lança Croote, énervé.

– Ce que je vous veux Croote ? mais simplement que vous me reconnaissiez.

Et ce disant, Craig enleva une perruque brune qui en masquait une rousse.

– Goldfield ! s'exclama Croote. Mais vous êtes méconnaissable. Vous êtes plus maigre que vous n'étiez !

– Une cure à Hot Springs a eu raison de mon obésité, Croote. Et si vous ne m'avez pas reconnu, vous, mon premier lieutenant, c'est que je me dissimule bien.

– En effet, Goldfield, et John Steel lui-même s'y tromperait.

– John Steel ! Ah ! celui-là n'a pas voulu amoindrir sa renommée en s'attaquant à moi. Un

de mes hommes le file actuellement. John Steel est à Tampa, Floride. J'ai reçu un radiogramme m'assurant de la chose.

– Un radiogramme ? C'est imprudent !

– Voyons, Croote, croyez-vous réellement que nous laissons des choses au hasard ? Le radiogramme était ainsi conçu :

« Votre femme est parti de Tampa ce matin »

– Je ne vois pas bien le rapport.

– Il a été convenu entre nous de phrases semblables qui ont une toute autre signification. John Steel, le célèbre détective, est en repos en Floride. Quant à tout autre détective délégué par Steel, je m'en fiche. D'ailleurs une enquête à bord m'a révélé que personne ne nous surveille, si ce n'est une passagère du nom de Diana Dixon, une vieille fille qui a la passion du roman détective. Sa cabine est remplie de « Nick Carter » et de « Nat Pinkerton ». Elle n'est pas dangereuse. Nous n'aurons pas à nous en occuper.

Croote parla :

– J’aime mieux savoir que John Steel n’est pas à nos trousses. Nous pourrions donc mener à bien notre entreprise.

## Où était John Steel ?

Wilcoxon, président de la Silver Dollar Steamship Line, soupaît avec le capitaine de « l'Iroquois » dans un petit salon non loin de la grande salle à manger du navire. Avec eux on remarquait le professeur Bielman qui, comme tel, se voyait ouvrir toutes les portes. De plus avait été invité à ce repas intime le vieux marchand de Coventry dont la nurse, comme nous l'avons vu était Diana Dixon.

Le capitaine, connaissait très bien Wilcoxon dont il était l'employé. Quant au vieux marchand de Coventry, c'était un important client de la compagnie et à ce titre on lui devait des égards.

La conversation tournait autour de la cargaison de dix millions que contenaient les flancs du navire.

– Je puis vous assurer, professeur Bielman, que les lingots sont bien gardés. Et si vous le

voulez bien nous irons vous faire visiter les soutes après le repas, dit le capitaine.

– Je ne suis pas particulièrement curieux de ces sortes de choses, reprit Bielman, cependant j’aimerais connaître les dispositions ordinaires nécessitées par semblable cargaison.

Le président de la Silver Dollar Steamship Line, Wilcoxon, ajouta :

– Vous verrez, Bielman, que ma compagnie sait prendre toutes les précautions.

– N’aviez-vous pas retenu les services du célèbre détective John Steel ?

– En effet, en effet, répondit Wilcoxon gêné. Cependant à la dernière minute Steel s’est défilé. On m’a dit qu’il était dans le Sud. C’est bizarre !

– Je crois, M. Wilcoxon, que vous pouvez vous passer des services de Steel, car on n’attaque pas un navire de la classe de « l’Iroquois » sans qu’il y ait danger.

– Il ne faut pas en être trop sûr, Bielman. Nous avons à faire à forte partie avec la bande internationale conduite par Goldfield.



– J’ai entendu parler de ça !

M<sup>lle</sup> Dixon était visiblement intéressée. Elle demanda à Bielman :

– Vous avez déjà entendu parler de cette bande, professeur ?

– Oh ! si peu.

– C’est passionnant, M. Bielman. Ce Goldfield est un as dans son genre.

– Vous aimez les romans policiers, mademoiselle ?

– Je les adore, monsieur. Je n’ai pas d’autre occupation que de lire et de soigner mon patron.

– C’est une manie bien inoffensive.

– Sans doute, mais j’aimerais coudoyer de près un être comme Goldfield. Il me semble que ce serait une volupté sans égal.

– Ou un très grand danger !

– On le dit chevaleresque.

– Un bandit est toujours un bandit !

– Veuillez croire, M. Bielman, que mon

admiration pour Goldfield n'a pas la même signification que celle que vous lui prêtez. J'admire en lui sa crânerie, voilà tout.

Comme ils parlaient, le capitaine demanda à ses invités s'ils voulaient visiter les soutes du navire.

Tous descendirent par les escaliers de fer conduisant aux soutes blindées où reposaient dans des caisses de bois, les lingots d'or valant dix millions.

À tous les cinq pas un homme armé veillait.

Le capitaine avait ses entrées libres partout sur « l'Iroquois » et ses invités franchirent la ligne de défense sans difficulté.

Bielman notait de mémoire les moindres détails, la disposition des lieux, le nombre des gardes, etc.

Quand la visite fut terminée tout le monde retourna vers le grand salon où il y avait brillante compagnie.

M<sup>lle</sup> Dixon était au bras du professeur Bielman.

Elle n'était pas laide, cette M<sup>lle</sup> Dixon, Bielman l'avait bien remarqué. Elle causait avec un peu de volubilité, mais ses propos n'étaient pas dénués de bon sens.

– La traversée est magnifique, n'est-ce pas M. Bielman ?

– Magnifique ! oui, Diana. Je souhaiterais qu'elle fut longue, très longue.

– Pourquoi ? demanda naïvement M<sup>lle</sup> Dixon.

– Pour permettre à Goldfield de délester « l'Iroquois » de son or.

M<sup>lle</sup> Dixon riait de toutes ses dents :

– Il se buterait à l'armée qui guette près des soutes.

– Ah ! oui, c'est vrai, j'avais oublié les cerbères.

Et la musique obligeait les couples à tourbillonner sur le parquet bien ciré.

Vers minuit ils se séparèrent.

## « L'Iroquois » approchait de Land's End

Le même soir Goldfield réunit ses complices dans la cabine de Croote.

M<sup>lle</sup> Dixon avait relevé au tableau du bord 20° de longitude est et 48° de latitude nord, « l'Iroquois » se trouvait donc à 800 milles du cap Land's End environ.

Elle causait avec son vieux patron enfoui dans un grand et profond fauteuil. Celui-ci n'avait pas sommeil.

Diana aurait voulu que son patron se fut couché. Elle aurait pu furtivement pratiquer son métier de détective amateur et aller voir ce qui se passait dans la cabine de Croote. Mais M. Irving (c'était le nom du vieux monsieur) s'obstina à dormir.

Vers deux heures et demie du matin, M. Irving, vieux marchand de Coventry, donna

congé à Diana Dixon.

– Je vous remercie, M. Irving. Je me retire à l’instant.

Était-il trop tard pour aller épier du côté de la cabine de Croote ? M<sup>lle</sup> Dixon se le demanda.

Cependant au lieu d’aller se coucher, elle suivit le corridor, éclairé de loin en loin par des verres dépolis, qui conduisait aux cabines de la Section C où se trouvait la cabine de Croote.

Avec d’infinies précautions, elle s’approcha du hublot et risqua un œil.

Elle fut fort surprise d’y voir M. Craig (que nous connaissons déjà comme étant Goldfield).

Que faisait là, Craig ?

Si M<sup>lle</sup> Dixon ne le savait pas, le lecteur, lui, sait très bien que Goldfield était à bord afin d’organiser le vol des dix millions en or que contenaient les flancs du transatlantique.

À part Craig, il y avait dans la cabine de Croote les inséparables lord Dixham of Glenfall et le professeur de biologie Bielman.

Il faut avouer que la romanesque Diana Dixon avait fait plus que remarquer Bielman et celui-ci avait encouragé un amour naissant.

Il faisait froid dans cette partie du navire malgré la vapeur courant dans les tuyaux dissiminés un peu partout.

M<sup>lle</sup> Dixon frissonnait et aussi quelqu'un pouvait la voir. Elle décida donc de retourner à sa cabine.

Elle y alla sans précaution aucune certaine qu'elle était de ne rencontrer personne. Quand soudain elle se trouva, au détour d'une cursive face à face avec Bielman.

Elle fut stupéfiée.

Ce ne pouvait être le professeur ! Elle venait de le voir dans la cabine de Croote.

– Bonsoir, ou plutôt bonjour, M<sup>lle</sup> Diana. Vous avez des cauchemars ? Vous ne dormez pas ?

Diana Dixon était rarement prise au dépourvu. Elle répondit à son interlocuteur :

– Et vous, M. Bielman, ce sont vos rêves qui vous tiennent éveillé ?

– Ne soyez pas méchante, Diana ! Vous savez bien que la mer est mauvaise et le froid intense. Je parie que, comme moi, ce sont les éléments qui vous empêchent de dormir.

– Alors, voulez-vous que nous les affrontions, ces éléments ? Venez, nous allons faire une promenade sur le pont arrière. Il est quelque peu abrité du vent que nous avons devant.

– L'idée est bonne, Diana. Humer le grand air et laisser la brise nous donner son âpre caresse.

– M. Bielman, vous êtes poète.

– Je n'ai pas dépassé l'âge de l'amour, Diana.

– Vous n'avez jamais été marié ?

Et pendant que le professeur répondait, mademoiselle Dixon songeait encore qu'elle avait vu Bielman avec les autres dans la cabine de Croote et que c'était pour le moins étrange qu'elle l'eût rencontré au détour de la cursive.

Enfin, il avait bien pu quitter avant elle par une porte dérobée ce qui expliquait qu'elle l'eût rencontré si vite.

– Non, mademoiselle, jamais je n'ai eu

l'occasion de rencontrer de charmante personne et surtout cultivée !

– Ne causons pas ici M. Bielman, allons sur le pont et sous les étoiles.

– Les étoiles ! Oh ! il n'y en a pas cette nuit. Le ciel est à l'orage !

Il fallait parler assez fort à cause de la vague mugissante et de la tempête qui ne tarderait pas à se déchaîner.

– Ce n'est pas un endroit idéal pour causer, mademoiselle.

– Non, mais on y respire autre chose que l'air rare des cabines.

– On y respire aussi un peu d'amour !

Et Bielman s'était penché vers Diana et la regardait dans les yeux.

Diana n'essaya pas de détourner son regard. Elle semblait se complaire infiniment en la présence de Bielman. Elle se pressait contre lui si bien que le professeur l'enlaça dans ses bras sans qu'elle fit un mouvement pour se dégager.



Maintenant leurs lèvres s'unissaient en un long baiser.

– Il vous faut entrer, Diana. Il fait froid, il est tard.

– Vous avez raison, Bielman. Nous sommes deux enfants terribles.

Et M<sup>lle</sup> Dixon se dirigea vers sa cabine dans la Section C.

Aussitôt qu'elle eût refermé sa porte, Bielman retourna rencontrer ses complices dans la cabine de Croote.

Ceux-ci l'attendaient avec impatience. Pourquoi ?

Évidemment, on savait que M<sup>lle</sup> Dixon s'obstinait à les épier. Qui était-elle, que voulait-elle ?

On croyait que ce n'était qu'une lectrice de romans détective, mais qui sait jamais ! On avait chargé Bielman d'élucider la question. C'était l'homme des situations délicates.

Celui-ci revenait rendre compte de ses investigations.

– Et puis Bielman ?

– J’ai vu mademoiselle Dixon. Elle est en amour avec moi.

– En amour !

– Oui, rassurez-vous, ce n’est pas un détective, vous pouvez me croire C’est moi qu’elle recherche.

– Tant mieux, reprit Goldfield, car je n’aime pas que les gens se mêlent de mes affaires.

– Enfin, dans deux jours, nous serons en vue du « Mary L » ? demanda Bielman.

– Oui et nous devons organiser notre opération et j’ai un plan qui devrait donner plein succès. Je vais vous l’exposer dans ses détails, dit Goldfield.

– Nous devons stupéfier l’équipage et les passagers et ce par un moyen simple mais dangereux.

– Et quel est ce moyen, demanda Bielman.

– Le feu !

– Le feu ?

– C’est un moyen simple comme vous voyez, mais il est dangereux. Si l’incendie devenait incontrôlable nous pourrions tout perdre.

– Mais le « Mary L » sera dans les parages ?

– Sans doute, mais, il faudra transborder l’or. Et ne pas avoir sur les bras les cerbères qui gardent le trésor.

– Il sera facile avec nos complices du « Mary L » de les mater.

– À condition toutefois que « l’Iroquois » ne soit pas un brasier.

Et Goldfield regardant bien en face Croote, Dixham et Bielman, leur dit :

– Je prendrai charge des opérations. Je vous indiquerai l’heure et ce qu’il faudra faire.

## L'intérêt de M<sup>lle</sup> Dixon

Le président de la Silver Dollar Steamship Lines se tenait en communication avec son agent américain qui lui annonça que Steel s'était complètement désintéressé de l'affaire des dix millions puisqu'il était en Floride et se reposait sur les plages.

Une minutieuse enquête à bord l'avait rassuré.

Wilcoxon paraissait nerveux et malgré l'assurance que lui donnait le capitaine du navire que rien ne laissait supposer qu'il pourrait y avoir vol, le président de la Silver Dollar Steamship Line ne se calmait pas.

– Je vous dis, capitaine, qu'on me volera !

– Enfin, Wilcoxon, personne ne peut tout de même nous fausser compagnie en mer. Et un lingot d'or ne se cache pas dans un réticule. Et de plus dans trois jours nous serons en vue de la

Tamise.

Revenons à Bielman et à M<sup>lle</sup> Dixon. Ils causaient, accoudés aux bastinguages :

– Croyez-vous, M. Bielman, que l’or que nous transportons puisse s’envoler ?

– M<sup>lle</sup> Dixon, je vous croyais plus sérieuse, moins romanesque.

– Vous savez, M. Bielman, j’ai toujours aimé l’aventure.

– Diana, vous êtes adorable !

– M. Bielman, ne persiflez pas. Je suis comme toutes les jeunes filles, j’ai besoin d’amitié. Peut-être ne le comprenez-vous pas assez, vous, professeur de biologie.

– Ne me faites pas injure, Diana, vous savez bien que je vous aime !

M<sup>lle</sup> Dixon demanda de rentrer dans le salon brillamment éclairé.

Un steward qui la recherchait la prévint que son patron la mandait dans sa cabine.

Elle prit congé de Bielman.

C'est justement ce qu'attendait Goldfield pour sortir à son tour et aller retrouver Croote. Personne ne les avait suivi ; ils pouvaient donc causer à leur aise.

– Tout est prêt, Goldfield ?

– Tout est prêt. Je mettrai le feu à bord vers midi, à deux endroits différents. À trois heures le « Mary L » nous abordera sous prétexte de secours et nos hommes transborderont l'or.

– Pas mal ! maître. Y a-t-il danger que les soutes soient incendiées ?

– Aucun danger, Croote. Le feu sera mis à l'avant et à l'arrière du navire. Cette nuit, Bielman doit saboter les boyaux de ces deux sections du steamer. On aura donc de la difficulté à maîtriser l'incendie.

– Mais les passagers, la panique, qu'en faites-vous ?

– Croote, vous n'êtes qu'un enfant. Vous êtes cependant brave et audacieux, mais vous n'avez pas d'imagination pour un penny.

– Je ne saisis pas bien, Goldfield.

– Eh ! bien voici mon cher Croote, cette nuit « l'Iroquois » changera de capitaine ! Il sera remplacé par Dixham !

– Je commence à comprendre, cher maître.

– Dixham s'est procuré une photographie du capitaine et il a déjà réussi un maquillage parfait. Vous savez d'ailleurs qu'il est à peu près de la taille et de la corpulence de cet officier.

– Et le capitaine, qu'en faites-vous ?

– Je le supprime cette nuit même. C'est le seul moyen à ma disposition. Dixham prendra la direction de « l'Iroquois » et fera mettre les chaloupes à la mer. Tout le monde devra y descendre, ce sera notre chance. À la faveur du désordre, s'il est nécessaire, nous nous débarrasserons des gardiens des soutes. Ce sera votre partie, Croote.

– C'est entendu, Goldfield !

– Quant à Bielman il est chargé de l'incendie du navire. Tout doit se passer tel que prévu et le « Mary L » nous débarquera à Liverpool. En cours de route il changera de nom et même

d'apparence. Deux jours suffiront à le transformer.

Puis Goldfield se retira.

– Je dois m'occuper du capitaine.

Il avait bien étudié les mouvements habituels du capitaine, les heures de relève, etc., et il savait où trouver celui-ci et à la minute précise.

Il pouvait être onze heures de la soirée.

Goldfield savait trouver Dixham dans sa cabine. Il ne frappa même pas.

Il fut stupéfié d'y trouver Dixham sous les traits exacts et d'une parfaite ressemblance du capitaine de « l'Iroquois ».

– C'est réussi, Dixham !

– Ce le sera encore plus lorsque je commanderai à bord.

– À minuit, vous deviendrez capitaine de « l'Iroquois ». D'ici à cette heure vous vous tiendrez caché aux yeux de tous. À minuit le capitaine véritable servira de pâture aux poissons de la mer.



Et Goldfield se retirant se dirigea vers le deck supérieur où il savait que le capitaine passerait vers onze heures et demie. Il ne prévoyait pas de lutte. Un solide coup de poignard entre les deux épaules et le personnage gênant serait éloigné de la route.

Goldfield se blottit près d'une chaloupe de sauvetage et là, caché par un pan de toile, il attendit.

Il était bien près de la demie de onze heures. Le capitaine ne tarderait pas à venir. Et cependant Goldfield gardait son sang-froid. Il ne lui vint pas à la pensée que sa victime pouvait se défendre. Il n'eût pas l'idée même qu'il pouvait être découvert.

Soudain une ombre parut, hésitante. Elle semblait chercher quelque chose ou quelqu'un.

La personne qui s'avavançait était plutôt petite. C'était sans doute une femme à voir son allure plutôt svelte et dégagée.

Goldfield tempêta lorsqu'il reconnut M<sup>lle</sup> Diana Dixon.

Que diable faisait-elle là, à cette heure de la nuit. Attendait-elle ce satané Bielman qui se permettait de faire l'amour à un moment aussi critique ?

Elle passa tout près de Goldberg sans le voir ou faire mine de le voir et redescendit vers le pont inférieur.

Et Goldfield gelait littéralement exposé qu'il était à la froidure et au vent. Ce n'est que vers minuit moins le quart que le capitaine parut sur le deck.

Il était sans défiance et arpentait le pont d'une démarche sereine. Au détour de la chaloupe près de laquelle se cachait Goldfield une ombre se faufila cauteleuse. C'était le bandit.

Le capitaine l'aperçut. Il vit un poignard briller dans sa main. L'officier n'était pas un homme pour refuser le combat mais il s'en était manqué de peu que le combat en perspective n'ait été un lâche assassinat.

En un tournemain le capitaine prit son Colt, le braqua sur le bandit et tira. La balle alla se loger

dans la coque de la chaloupe de sauvetage. Prompt comme l'éclair, Goldfield fonça sur son adversaire. Un corps à corps terrible s'ensuivit. Deux autres balles furent tirées sans résultat.

Le capitaine avait reconnu Craig, mais il se douta que cet homme avait quelque rapport avec la consignation d'or. Goldfield était souple, son adversaire possédait une vigueur peu commune.

Déjà presque toutes les embarcations s'éloignaient sur d'aucune utilité, c'était le poignard de l'autre qui était dangereux et le capitaine l'évitait autant qu'il pouvait.

Celui-ci ne pouvait appeler à l'aide, ses cris se seraient perdus dans le vent. Il luttait seul avec l'énergie d'un soldat et d'un chef car il était responsable de la vie et de la sécurité des passagers de son navire.

Et Goldfield était un expert dans ces sortes de rixes. Jamais encore il n'avait rencontré une telle résistance. Il était extrêmement agile et déterminé.

Le capitaine de « l'Iroquois » parvint à se

dégager et promptement visa et pressa sur la gâchette, mais son arme s'enraya.

Dans un bond formidable Goldfield fut sur lui et le poignarda entre les deux épaules.

Le pauvre homme croula comme une chose inerte et sans vie.

Le bandit ne perdit pas un instant. Il traîna le corps auprès des bastingages et le précipita à la mer.

Maintenant les choses n'allaient pas traîner en langueur..

La nuit se passa très calme à bord. Vers quatre heures du matin un cargo signala sa position. C'était le « Mary L ».

M<sup>lle</sup> Dixon ne s'était pas montré. Que machinait-elle seule avec son vieux marchand de Coventry ? C'est ce que nous aurions peine à dire.

Vers midi tous les passagers étaient dans les salles à manger dînant aux accords d'une musique de concert.

## Le naufrage

Tout à coup la cloche du navire sonna le tocsin. À l'avant, à l'arrière une épaisse fumée s'échappait des écoutilles.

Le désordre devint indescriptible. Des groupes se dirigeaient vers les chaloupes et des rixes éclataient déjà. Le « capitaine » avait fort à faire mais il contint la situation. Avec des commandements ou plutôt des gestes brefs il dirigeait le sauvetage.

L'opérateur de télégraphie sans fil lança le S.O.S. auquel le « Mary L » répondit de suite en disant qu'il se dirigeait à toute vapeur vers « l'Iroquois ».

Les matelots s'affairaient aux pompes, mais la plupart avaient été sabotées par Bielman.

Vu la gravité de la situation, les officiers ordonnèrent l'embarquement dans les chaloupes.

Aux abords des soutes régnait une discipline de fer. Wilcoxon lui-même, revolver au poing, tenait les gardiens en respect. Ceux-ci voulaient fuir et n'osaient tout de même pas abattre le président de la Silver Dollar Steamship Line.

D'ailleurs Wilcoxon leur assurait que c'était un truc de Goldfield et que sûrement quelque chose se produirait qui empêcherait de couler le navire.

Soudain, une voix formidable tonna :

– Haut les mains !

C'était Croote braquant une mitrailleuse sur le groupe.

Au loin on apercevait une fumée sur la mer. C'était le « Mary L » qui s'amenait pour le transbordement du chargement d'or.

Sur les ponts, les dernières chaloupes étaient descendues sur les eaux de l'océan. Le « capitaine » était au courant de ce qui se passait dans les soutes. Une demi-heure, tout au plus, et le cargo s'approcherait de « l'Iroquois ». Wilcoxon fut embarqué sous la menace du

revolver dans une chaloupe avec les gardiens désarmés.

L'incendie ravageait les extrémités du paquebot. Il était évident que dans deux ou trois heures il ne resterait de « l'Iroquois » que la coque en feu.

Le « Mary L », sans s'occuper des chaloupes chargées de naufragés, aborda « l'Iroquois ». Goldfield dirigea avec diligence le transbordement de l'or et le cargo s'éloigna en vitesse vers une destination inconnue sans se soucier des victimes de cet acte de piraterie en haute mer. Naturellement les complices de Goldfield, y compris le « capitaine », prirent place à bord du « Mary L ».

## Wilcoxon

Vers huit heures du soir « l'Iroquois » n'était plus qu'un immense brasier éclairant la mer d'une lueur sinistre.

Heureusement pour les naufragés, le rougeoiement de l'incendie attira bientôt deux cargos faisant route vers l'Angleterre. Le sauvetage se fit sans encombre. Une seule personne manquait à l'appel : Diana Dixon.

Chez les passagers et l'équipage on croyait que le capitaine de « l'Iroquois », complice des bandits, était embarqué à bord du navire corsaire « Mary L ».

Le président de la Silver Dollar Steamship Line, Wilcoxon, était dans une colère sans nom. Il avait été trompé par John Steel. Les dix millions d'or avaient été volés et son navire « l'Iroquois » brûlé. Et c'était pour le vieillard, la faillite.



Les cargos sauveteurs ne s'attardèrent pas et deux jours plus tard Wilcoxon et les autres rescapés débarquaient à Londres.

Wilcoxon descendit le premier, l'air hagard, indifférent à ce qui l'entourait. Il héla un taxi.

Il se fit conduire au Colonial House, hôtel qu'il affectionnait et fréquentait lors de ses voyages à Londres.

Les journaux du soir étaient pleins de récits de la part de différents naufragés.

Un homme attendait Wilcoxon au Colonial House.

C'était John Steel.

À sa vue, Wilcoxon chancela. Il avait devant lui l'homme en qui il avait mis toute sa confiance. Il l'apostropha durement :

– Vous vous êtes défilé, Steel, après m'avoir donné votre parole ! Vous n'êtes qu'un monstre et je vous méprise !

Le détective se contenta de sourire. Et comme Wilcoxon continuait de l'invectiver, il l'arrêta :

– J’ai tenu parole, Wilcoxon. Je n’ai pu cependant empêcher l’incendie du navire.

– Vous n’étiez pas à bord.

– Non, je n’étais pas à bord.

– Je vous avais pourtant demandé d’accompagner la consignation d’or, et vous m’aviez promis de le faire, monsieur.

– J’ai tenu parole, Wilcoxon. J’ai accompagné les dix millions jusqu’à Londres.

– Et l’or ?

– Il est en sûreté dans les voûtes de la Banque d’Angleterre ! Vous m’aviez donné pleins pouvoirs, continua le détective et j’en ai profité. Croyez-vous réellement que je pouvais prendre des chances avec Goldfield ? J’ai voulu sauver votre cargaison d’or et mettre le grappin sur ces dangereux bandits.

Et j’ai réussi tout ça, Wilcoxon. Quant à la perte de « l’Iroquois » je crois que les Lloyd l’avaient assuré à sa pleine valeur.

– En effet, la perte de « l’Iroquois » est compensée par les assurances.

– Les caisses chargées à bord de « l'Iroquois » ne contenaient que des lingots de plomb. J'ai accompagné le véritable chargement à bord d'un cargo à destination de Londres.

– C'est merveilleux, se contenta d'ajouter Wilcoxon.

– Et ce n'est pas tout, continua Steel, M<sup>lle</sup> Diana Dixon, la seule disparue du naufrage de « l'Iroquois » a été retrouvée à bord du « Mary L » qui avait son port d'attache à Liverpool.

– Elle était sans doute la complice de Goldfield ?

– Pas tout à fait, M. Wilcoxon, puisque M<sup>lle</sup> Dixon, n'est autre que M<sup>lle</sup> Anna Worms, détective attachée à mon bureau. Elle a fait du beau travail en faisant arrêter Golfield, lord Dixham of Glenfall qui est en réalité un bandit notoire, Tom Luden ; le professeur Bielman, Murray, pilleur de banques et l'escarpe Brown, sous le nom de Croote.

– Et le capitaine ?

– Le capitaine de « l'Iroquois » a été assassiné à bord de son navire la veille de l'incendie.

– C'est affreux !

– Oui, c'est affreux, mais M<sup>lle</sup> Dixon a tout vu. Elle savait que Goldfield guettait le capitaine. Faible femme, elle ne pouvait intervenir, n'étant pas armée. Elle aurait sans doute subi le même sort que ce malheureux officier. M<sup>lle</sup> Dixon, comme elle se faisait appeler à bord de « l'Iroquois » a pris passage à bord du « Mary L » grâce à Bielman qui s'en croyait aimé. Elle a pu, rendue à Liverpool, prévenir la police locale et faire arrêter ces messieurs. Ils n'opposèrent aucune résistance. C'eut été impossible. Quelque cent policiers cernèrent le « Mary L » et tous les occupants du navire furent arrêtés. Ils méditent aujourd'hui sur leurs forfaits dans la prison de Grave Street.

– Et Goldfield ?

– Celui-là aura certainement la corde au cou dans quelque temps. C'est une chose qu'il n'aura pas volé.

– Vous n’étiez donc pas en Floride, Steel ?

– Évidemment, non, M. Wilcoxon. C’était mon masque qui y était. Les journaux m’ont été d’une grande utilité. C’est moi qui ai divulgué le secret que nous devons gardé en ce qui concernait la cargaison d’or. C’est moi qui ai annoncé mes vacances dans le Sud. J’ai délégué un détective de mon bureau avec un visage me ressemblant tellement que l’agent de Goldfield qui l’a filé s’y est trompé. Steel se reposait en Floride, donc il ne pouvait être à bord de « l’Iroquois » ou ailleurs. C’est l’enfance de l’art, Wilcoxon.

– Je vous dois l’honneur, John Steel. J’ai cru un moment que tout était perdu, reprit le président de la Silver Dollar.

– Un détective ne doit jamais reculer, monsieur. Je vous avait donné ma parole et je n’ai jamais lâché un ami. Ça été vraiment pour moi une tâche facile. C’est à M<sup>lle</sup> Anna Worms, la pseudo Diana Dixon, que revient tout le mérite de cette affaire. Elle a dû s’exposer beaucoup surtout à bord du « Mary L » où elle pouvait être

découverte et jetée par-dessus bord.

– Je lui ferai parvenir un chèque substantiel,  
ajouta M. Wilcoxon, radieux.



Cet ouvrage est le 749<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.